

LES PLEURS
DU MAL



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH éditions - 2020
7, rue Clément Ader
56880 Ploëren
www.blh-editions.com

BRUNO L'HER

LES PLEURS
DU MAL



Prologue

L'adolescence a ceci de magique que tout est synonyme de découverte. Entre garçons, l'amitié fait parfois dire :

— Je t'aime bien. T'es vraiment un pote !

À quelques exceptions près, cette formulation ne laisse guère de place à équivoque.

Entre garçons et filles, cette phrase, aussi sincère qu'anodine, laisse planer nombre d'interrogations aux temps des premiers émois, de l'éveil des premiers sens. Il est alors difficile pour quantité de jeunes gens de situer la frontière entre l'amitié et l'amour.

À ce moment-là, les questions défilent nombreuses, tournoient dans les esprits, accaparent le mental, obnubilent les plus tourmentés...

Un jour, nous nous sommes tous posés cette question existentielle : M'aime-t-il ? M'aime-t-elle ? Certains, pour qui l'adolescence n'est pourtant qu'un lointain souvenir, se la posent encore.

À la seconde où la réponse apparaît évidente, brutale, inattendue, quelques-uns, quelques-unes, connaissent l'euphorie de l'amour. D'autres, résignés, s'en vont sur de nouveaux sentiers où un amour mutuel sera peut-être au rendez-vous. Du moins, l'espèrent-ils.

Peu ne s'en remettent pas. Malheureusement, jamais ils ne pardonnent... jamais ! C'est alors que l'amour refusé peut parfois devenir mortel...

1

La cacophonie des conversations parvenait à peine à couvrir le bruit des couteaux et des fourchettes heurtant sans ménagement les larges assiettes. En ce dernier week-end de septembre, la pizzeria Régalito était bondée. Bon nombre d'habitueés avaient pris soin de réserver leur table. La réputation de ce restaurant n'était plus à faire.

Parmi la clientèle, une tablée dénotait. Certes, elle était légèrement plus bruyante que les autres. Mais ce qui frappait le plus, était la jeunesse des sept personnes attablées, trois filles, quatre garçons. Tous étaient mineurs, excepté Mickaël Bonin. C'est d'ailleurs pour cela que la joyeuse bande s'était retrouvée dans ce restaurant. Mickaël fêtait ses dix-huit ans.

Les sept adolescents ne s'étaient jamais séparés depuis leur classe de sixième. Cette année-là, Mickaël redoublait et, dès la rentrée, il s'était lié d'amitié avec Marine, Ariane, Romuald, Cédric, Sarah et Alan.

Bien sûr, quelques tensions avaient rythmé les relations étroites que tous entretenaient depuis de si longues années. Mais, l'amitié avait toujours été la plus forte. Contre vents et marées, leur groupe était, malgré tout, resté soudé. Avec le temps, certaines

affinités s'étaient resserrées, tout comme avaient surgi les premières jalousies d'ailleurs.

Pourtant, chacun semblait respecter l'autre. C'est peut-être pour cela qu'ils avaient traversé l'adolescence et, avec elle, les premiers émois, les premières amours, sans trop de crises. En apparence...

— Mickaël ! Ça fait plus de six ans qu'on se connaît. Tu es le premier d'entre nous à atteindre la majorité. Je lève donc mon verre au pionnier que tu représentes ! Joyeux anniversaire, Mickaël ! lança Cédric, dans l'étonnement général car il était le plus réservé de la bande.

— Joyeux anniversaire, Mickaël ! reprit en chœur l'ensemble du groupe.

— Merci, c'est un peu naze comme annonce, mais c'est quand même sympa. C'est bon d'être avec vous ! Surtout avec toi, Marine...

Mickaël Bonin, le leader du groupe, jouissait d'une forte ascendance au sein de la bande. Il venait de remercier ses amis tout en adressant une pique à Cédric, dont la timidité était quasi maladive. Dans le même temps, le jeune majeur dévorait des yeux Marine Kérhino. Ce n'était désormais plus un secret pour personne. Tous les deux étaient devenus inséparables.

Cependant, tous étaient conscients que, cette année, était peut-être la dernière qu'ils allaient passer ensemble. À la fin de l'année scolaire, espérant réussir leur baccalauréat, chacun savait qu'ils prendraient des horizons différents ; qui un BTS, qui l'université, qui la vie active... Il leur fallait donc

profiter pleinement de leur amitié pendant cette nouvelle et dernière année scolaire.

Comment se pouvait-il qu'en deçà de cette insouciance, une bête couvait à côté de chacun d'eux ? Comment les affamés d'un soir de ce restaurant pouvaient-ils imaginer que l'esprit, ne serait-ce que d'un seul de leurs voisins de table, était en proie à des idées si noires, à des desseins aussi inquiétants ?

Mais pour l'heure, les pizzas étaient dévorées, broyées, massacrées par des bouches avides de mozzarella ou de câpres pimentées. Le plaisir de se retrouver autour d'une bonne table les éloignait d'une réalité dont personne n'aurait pu réprimer le frisson.

— Dis donc Romuald ! J'ai cru remarquer que tu n'étais pas insensible au charme de la prof de maths ! Je me trompe ? fit remarquer Mickaël.

— Quoi ? Berthier ?! Tu rigoles ? Et puis, décidément, tu ne penses qu'à ça ! Ceci dit, je veux bien admettre qu'actuellement personne ne se penche sur mon désert affectif ; mais quand même, je ne suis pas arrivé au point de frapper à n'importe quelle porte ! se défendit-il.

— Ben, voyons ! intervint Ariane. Tu ne crois tout de même pas qu'on va te croire ? Un bourreau des cœurs comme toi !

— Son désert affectif... Écoutez-le, celui-là ! insista Mickaël, les yeux levés au ciel, heureux de pouvoir mettre mal à l'aise son interlocuteur.

— Putain, mais lâchez-moi ! Ça vous emmerderait de me laisser bouffer ma pizza sans analyser mon côté Don Juan ? se plaignit Romuald.

Il fallait dire que Romuald Ravier avait toujours fait preuve d'un humour sarcastique. C'était, à sa façon, une manière d'affirmer sa personnalité. Il savait pertinemment qu'il était tout l'inverse d'un Don Juan. Sa grandeur et sa maigreur lui conféraient une véritable allure d'escogriffe. Une armée de boutons d'acné ravageait son visage anguleux. Comme pour cacher, aux yeux du monde, ce visage volcanique, Romuald s'était laissé pousser les cheveux. De grandes mèches châtain clair lui retombaient devant les yeux. Par moments, il était quasiment impossible de distinguer ses yeux verts, peut-être la seule note de beauté chez lui.

— Au fait, le Saint Ex vient de finir ses travaux ! Vous avez vu son nouveau look ? demanda Alan, sous le regard rassuré et soulagé de Romuald, persuadé que tous allaient enfin se désintéresser de sa pseudo attirance pour la prof de maths.

Le « Saint Ex » était un café devenu, de longue date, leur quartier général. Et ensemble, autour d'un verre, ils refaisaient le monde, restructuraient l'Éducation nationale, refondaient le droit de la famille, notamment celui des ados...

— Ouais, il a rouvert hier. C'est top de chez top ! confirma Sarah. Gégé a confectionné des box. Ce qui fait que l'on peut discuter tranquille, sans avoir un naze à côté pour intervenir dans nos conversations.

— Oui, moi aussi j'y suis allé faire un tour hier, juste pour voir. C'est vraiment sympa ! Par contre, t'es obligé de regarder partout dans les box pour savoir si tes potes y sont, et ce n'est pas si évident que ça ! indiqua Cédric, toujours aussi intimidé comme à chacune de ses prises de parole.

— Au moins, comme ça, tu seras bien obligé d'aller vers les autres, toi qui te dis si timide. Enfin, ça dépend pour quoi... lança ironiquement Mickaël, jetant un regard en coin vers Cédric, qui se mit à rougir comme à son habitude.

— Qui prend un dessert ? interrogea gaiement Marine. Moi, je me prends un chocolat liégeois !

Chacun fit part de son enthousiasme en imaginant le serveur leur apporter les desserts. L'imagination des adolescents ne fut absolument pas déçue lorsque les commandes arrivèrent. Pour la première fois, depuis le début du repas, le calme régnait à leur table. L'heure était à la dégustation.

— Cent-vingt-deux euros trente-huit ! Eh bien, mon neveu ! fit Mickaël en prenant connaissance de l'addition. C'est quand même pas donné un peu de champignons, de fromage et de tomates. Mais bon, on a quand même bien bouffé. On divise par sept, ok ?

— Ah bon ? Je croyais que tu nous invitais pour ton anniversaire ? s'offusqua faussement Romuald.

— Et puis, quoi encore ? Tu me prends pour qui ? Ce serait plutôt à vous de me payer mon repas ! Non mais sans blague ! Vous êtes vraiment une belle bande de chiens ! scanda Mickaël.

— Bon allez ! Je fais la collecte. Chacun me donne dix-sept euros cinquante et on n'en parle plus, lança Ariane, décidée.

La tâche fut ardue. Cédric n'avait qu'un billet de vingt euros. Sarah, fidèle à son habitude, n'avait pas assez d'argent sur elle. Quant à Alan, on eût dit qu'il avait raclé tous ses fonds de tiroir. Il paya sa part avec quantité de pièces de centimes d'euros. Finalement, Ariane, qui regretta amèrement d'avoir endossé le

rôle de trésorière, finit par récupérer l'ensemble des fonds et annonça :

— Ça y est, le compte y est. Sarah, tu devras un euro cinquante à Cédric. En attendant, je vais remettre tout ça à la caisse, et on pourra se casser.

— Et si on allait en boîte ce soir ? proposa Alan.

— Oh non ! Quand tu veux, mais pas ce soir ! Il va être minuit ! Moi, je suis crevée ! Je rentre chez moi, protesta Sarah.

— Et que diriez-vous d'un petit plan « fumette » dans mon garage ? intervint discrètement Romuald.

— Très peu pour moi ! trancha Ariane. Vous autres, vous faites comme vous voulez, mais, moi, tes conneries ne m'intéressent plus.

— En tout cas, que vous alliez en boîte ou vous enfumer, personnellement, j'en ai strictement rien à foutre... sauf, que je te rappelle mon cher Romuald que tu me dois pas mal de fric pour ce que tu sais. Maintenant que, toi, tu sais que t'as plutôt intérêt à me régler vite fait tes dettes, sachez que, Marine et moi, on aimerait bien rester tous les deux seuls ce soir. À moins que quelqu'un n'y voie un inconvénient ? coupa net Mickaël, une pointe de défi dans l'intonation.

Marine sentit aussitôt ses joues lui brûler sous l'effet du regard de tous les convives. L'intervention de Mickaël ne souffrait aucune équivoque quant à la suite des événements les concernant. Cédric, vraisemblablement touché par un nouvel assaut de timidité, baissa rapidement les yeux.

Personne n'intervint. Pourtant, sous une table du restaurant, deux poings se serrèrent à en devenir exsangues. Une rage viscérale tourmentait l'un des

clients. Le souvenir de ce foutu mois de juin lui revint en mémoire. Un coup de poignard au cœur ne lui aurait pas fait plus mal.

— Bon, avant de me casser, je vais pisser un coup ! lança soudainement Mickaël, laissant l'ensemble du groupe à table, où une nouvelle discussion s'engagea aussitôt.

Non loin de là, le serveur attendait avec impatience le départ éventuel de cette tablée.

— Vivement que ces trou du'c dégagent... pensa-t-il intérieurement.

Dès le retour de Mickaël Bonin, le groupe d'amis se leva et gagna la sortie. Sur le trottoir, l'enseigne lumineuse verte et rouge de la pizzeria Régality colorait le visage des badauds en des teintes surréalistes. Mickaël enlaçait tendrement Marine qui semblait comblée. Les phares blancs de quelques voitures redonnaient fugacement aux visages des deux tourtereaux leur couleur originelle. À n'en pas douter, aux yeux de tous, ces deux-là s'aimaient.

— Bon alors ? Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sarah, adoptant un air quelque peu agacé.

— Faites comme vous voulez ! Nous, on se casse ! indiqua Mickaël sourire aux lèvres, en apposant un léger baiser sur la nuque de Marine qui parut frissonner.

— Bon, puisque c'est comme ça, moi, je rentre chez moi ! déclara Sarah.

— Moi aussi ! fit Ariane.

Ces deux décisions semblèrent emporter l'adhésion des autres membres du groupe vers la même issue.

— Dans ce cas, bonne soirée à tous ! lança Romuald.

— C'est ça... Bonne soirée. À lundi au bahut ! rétorqua Alan.

— Bonne soirée, tout le monde... salua Cédric, d'une voix à peine perceptible.

En un mouvement, la bande de copains se dispersa. Leurs scooters, stationnés non loin du restaurant, déchirèrent de leurs pétarades désagréables le calme relatif du centre-ville à cette heure.

Mickaël et Marine ne s'étaient même pas retournés pour assister à la débandade du groupe. Ils étaient sur leur petit nuage, sûrs que l'avenir allait leur sourire. Mais, en raison de leur jeune âge, ce qu'ils ignoraient, à ce moment-là, était que la mort savait aussi sourire.

Car, au même moment, un venin démoniaque s'échappait du restaurant. Des sentiments inavouables et sinistres valsaient au milieu même du groupe des adolescents. La haine allait bientôt s'abattre sur sa proie...

*

— Allez, encore une nuit à me taper !... Dis, Anselin... Tu ne crois pas que je suis devenu trop vieux pour toutes ces conneries ?

Pour la énième fois, Jean-Jacques Cavalli se lança dans une analyse aussi personnelle qu'existentielle. Cela avait désormais le don de faire sourire Anselin Garnéro.

— Que veux-tu que je te réponde ? Si je te dis que je te trouve trop vieux, tu vas me faire la gueule, voire me péter une durite. Et si je te dis que tu as

encore de belles années devant toi dans la Gendarmerie, tu vas me rétorquer que je me fous de toi. Alors, je te pose cette question : que veux-tu entendre ?

Pour toute réponse, Cavalli haussa les épaules. Il est vrai que les réformes régulières sur les retraites le contrariaient. Tout comme ses collègues, il ne se voyait pas faire des patrouilles de nuit à plus de soixante ans, ni courir après des voleurs de vingt ans équipés de baskets dernier cri. Cette inquiétude passagère l'avait forcé à s'interroger. Il avait dressé le bilan de son passé dans la Gendarmerie. Il en avait vu des choses, échappé à plusieurs reprises à la mort, côtoyé trop souvent des criminels de la pire espèce, accompagné tellement de détresse...

L'heure de déposer les armes avait peut-être sonné. Il en avait certainement assez vu, assez fait, assez entendu. Sans nul doute, le temps était venu de vivre autre chose. Cette idée l'obnubilait tellement qu'il en devenait presque pénible pour ses camarades de travail. C'est pourquoi, Anselin finissait par sourire de ses questions répétitives et exaspérantes.

— Allons, ne fais pas la gueule. Tout ce que je peux te dire, est que tu finirais par déprimer si tu n'avais plus le loisir de poser tes fesses dans un fourgon bleu. Je me trompe ? questionna Anselin, convaincu de sa vision des choses.

— Et dire qu'on appelle cela un ami. On lui fait comprendre que l'on souhaite arrêter, et qu'on ne demande qu'à être encouragé, et lui, qu'est-ce qu'il vous dit ? Que, finalement, je suis heureux comme ça et que si je prends ma retraite, je vais déprimer sec !

Ah, je te jure ! tempêta faussement le vieux gendarme.

— Dis-moi que j'ai tort, alors ! insista Anselin.

— Bon, tais-toi et roule ! Je te ferais remarquer qu'il est minuit et que l'on est dehors jusqu'à six heures du mat' ! Alors, un conseil si tu veux que l'ambiance dans ce fourgon soit au top : ne contrarie jamais un vieux de la vieille ! lança Cavalli, un sourire franc aux lèvres, avant d'ajouter :

— Espérons que la nuit sera calme. On est samedi. Les jeunes vont aller en boîte. Souhaitons qu'ils ne picoleront pas de trop.

— De mon côté, je n'ai pas envie de me taper un accident mortel cette nuit, puis de devoir frapper une fois de plus à la porte d'une famille endeuillée ! renchérit Anselin Garnéro.

— À qui le dis-tu ? Au fait, ce n'est pas lundi que le nouveau gendarme arrive à la brigade ?

— Tout à fait. D'après ce que l'on sait, il sort de l'école de Chaumont. Tu vois, la relève arrive !... claironna Anselin, en faisant allusion au départ éventuel de Cavalli à la retraite.

— Il n'est pas encore né celui qui me mettra à la porte pour prendre ma place ! s'offusqua le vieux gendarme.

— Sauf votre respect, Monsieur l'Ancien, je crois qu'il est déjà né et pas depuis hier !... Combien de temps te reste-t-il déjà avant ta retraite ?

— Mmmh...

— Combien ? Articule, quand tu me réponds ! Deux ans ?

— Non, trois ! Et si on changeait de sujet ? proposa Cavalli.

— Comme tu veux ! Tiens, en parlant de jeunes, regarde celui-là sur son scooter. Depuis le temps qu'on leur rabâche de mettre le casque. Allez, tant pis pour lui... Il y en a qui cherchent vraiment le bâton pour se faire battre !

Anselin actionna les gyrophares de son fourgon afin de signaler leur présence à l'inconscient. À la vue des faisceaux bleutés, le jeune pilote comprit son erreur. Son visage transcrivait parfaitement ce qu'il devait se dire intérieurement :

— Eh merde !

Il s'arrêta aussitôt en montant son deux-roues sur le trottoir. Cavalli descendit le premier.

— Tu ne vas pas nous dire que tu ignores que le port du casque est obligatoire pour piloter un scooter ?

— Mais j'en porte un, monsieur ! répondit effrontément le jeune homme en lui présentant le casque qui pendait à son bras.

— Anselin ! Je crois que nous avons affaire à un jeune comique !

Considérant un peu plus l'adolescent qui lui faisait désormais face, Anselin lui lança :

— Écoute, premièrement, considère que si on t'arrête ce n'est pas pour le plaisir, mais uniquement parce que tu ne sembles pas prendre en considération le risque mortel que tu encours en pilotant ton engin sans casque. Et, deuxièmement, évite de nous prendre pour des imbéciles en te montrant arrogant avec ton casque sur le bras au lieu de l'avoir sur la tête ! D'ailleurs, sache que nous aurions pu nous contenter de t'en faire simplement la remarque et te laisser

repartir tranquille. Maintenant, puisque Monsieur fait le malin, nous allons officialiser cette remontrance !

Ouvrant en grand la porte latérale du fourgon, Cavalli invita le jeune homme à s'y engouffrer afin de le verbaliser dans un maximum de confort.

— Ton nom, ton prénom, ton état civil et ton adresse. Je t'écoute, annonça Cavalli.

— Alan Damet... je suis né le 12 février. J'ai 17 ans et j'habite au 15 rue de l'Abattoir. Je rentrais chez moi !

— Bien. Tu recevras ta contravention directement dans ta boîte à lettres. Préviens tes parents. Allez, tu peux rentrer chez toi... et avec le casque sur la tête !

Alan Damet fit profil bas. Sans un regard pour les hommes en bleu, il enfourcha son engin, s'enfonça rageusement le casque sur la tête, et quitta les lieux sans demander son reste. Il s'en voulait à mort d'avoir voulu faire de l'humour avec ces gendarmes qui, visiblement, n'en avaient aucun. La colère gagna son esprit.

— Putain d'enculés de flics ! 135 euros ! Comment je vais faire pour payer ça ? Bordel !... C'était bien le moment de me faire remarquer, en plus... Tant pis, j'y vais quand même !

Le front ridé par la colère, Alan Damet se mit à rouler tout droit, à l'opposé de son domicile.

2

L'un contre l'autre, Mickaël et Marine avaient longtemps marché. Depuis qu'ils avaient quitté leurs camarades, ils n'avaient que très peu parlé. Tous les deux semblaient vouloir profiter pleinement de leur contact quasi fusionnel. Marine avait proposé à Mickaël de se rendre à la plage de Penboch, à la sortie de la ville. À l'abri des regards, ils s'étaient installés, à même le sable fin, dans l'une des trois petites criques de ce bord de mer.

Les douces températures de l'arrière-saison bretonne octroyaient à ce moment un caractère encore plus tendre, plus « charnel ». Une brise à peine perceptible ridait tout juste la mer, que l'heure tardive rendait noire. Les deux jeunes gens la scrutaient sans cesse. Les vaguelettes régulières bordaient la plage d'un trait blanc rapidement dévoré par le sable.

— Ça va ?

— Oui, je me sens bien avec toi, Mickaël. Je... t'aime... osa-t-elle timidement.

— Tu sais, Marine. J'ai de plus en plus de mal à me passer de toi. Je pense à toi tout le temps. Moi aussi, je t'aime.

Il n'en fallut pas plus à ces deux adolescents pour se jeter chacun dans les bras de l'autre. Sans retenue,

ils s'embrassèrent fougueusement, chaque langue avide de l'autre. Du fait de leur respiration, il n'était nul besoin, ni à l'un ni à l'autre, de prouver l'excitation qui le submergeait. Le désir se faisait de plus en plus pressant, de plus en plus irrésistible.

Mickaël se montra le premier le plus entreprenant. Déjà, à travers les vêtements, ses mains parcouraient lentement le corps de Marine. La jeune fille n'opposa aucune résistance. Au contraire, elle souhaitait s'abandonner, se soumettre à ses sens. Ceux-ci en voulaient davantage, en réclamaient encore plus. Elle ferma les yeux et chuchota :

— Oui... Mickaël... oh oui...

Le jeune adolescent comprit immédiatement le message. Lui-même atteignait également le point de non-retour. Il le ressentait dans tout son être. Son excitation en devenait presque insupportable... incontrôlable.

Avec des signes d'impatience, il entreprit de déshabiller Marine. Lorsqu'il lui enleva son sous-vêtement, celle-ci ressentit comme une libération, une volonté violente d'être comblée. Alors, sans plus attendre, elle défit brutalement le pantalon de son amant, effleurant au passage le sexe tendu du jeune homme qui ne put réprimer un râle de plaisir.

En quelques soubresauts haletants, aussi rapides que grisants, les corps des deux jeunes adolescents se raidirent dans un plaisir incommensurable. Mickaël et Marine venaient de se donner l'un à l'autre. Paralysés par cette explosion de jouissance, ils restèrent ainsi un moment, sans réaction, sans parole.

Finalement, Mickaël redressa peu à peu la tête. Il plongea son regard d'acier dans celui de Marine. À la

leur de la lune, la jeune fille distinguait très nettement le contour du visage de son amant. C'est vrai qu'il était très beau garçon. Dès l'éveil de ses premiers sens, elle l'avait trouvé attirant. À cette seconde précise, elle ne s'étonnait plus de l'avoir accepté en elle.

— Tu te sens bien ? Je ne t'ai pas déçue ? s'inquiéta-t-il.

— Non... C'était... très bien. Merveilleux même...

— Pour moi aussi. C'était très... très agréable !

Tous deux se mirent à sourire. À nouveau, ils s'embrassèrent, moins fougueusement. L'heure était plutôt à la tendresse, au doux plaisir d'être ensemble.

— Tu sais ce que j'aimerais ? questionna Marine, le regard espiègle.

— Si c'est ce à quoi je pense, il faudrait que tu me laisses un peu de temps pour recharger les batteries !

— Mais non, idiot ! J'aimerais tout simplement que, tous les deux, nous prenions un bain de minuit ! annonça-t-elle.

Mi-surpris, mi-déçu, Mickaël, qui connaissait une frilosité assez développée, trouva l'idée plutôt saugrenue, voire peu réjouissante.

— Quoi ? Un bain de minuit ? En fin septembre ?

— Je te ferais remarquer qu'il y a des jours de juillet ou d'août où il fait moins chaud ! Tu te dégonfles ?

— Moi ? Me dégonfler ! Eh bien, va pour un bain de minuit ! Allez hop !

Devenu soudainement enthousiaste, Mickaël se dévêtit entièrement et se précipita dans l'eau. Au

contact des flots, il ne put réprimer un important frisson que sa fierté tenta d'ignorer. Rapidement rejoint par Marine, tout aussi nue, ils se mirent à nager timidement. L'eau de mer, quelque peu saisissante, contraignit les deux jeunes gens à s'esclaffer à outrance.

— Alors ! Comment tu la trouves ?

— Nom d'un chien ! Qu'est-ce qu'elle est froide ! s'écria le jeune homme.

— C'est parce que tu ne nages pas assez ! Allez ! Essaie de me rattraper ! lança la jeune fille, comme un défi. Si tu m'attrapes, peut-être que toi et moi...

Le sous-entendu de Marine était suffisamment clair et explicite. Mickaël y détecta une nouvelle invitation au plaisir. Sa jeunesse ne demandait pas à être moins bien servie. D'un seul coup, il se lança vers le large, à la poursuite de la jeune adolescente.

C'est alors que Mickaël fut saisi par une étrange sensation. Il ne parvenait pas à s'expliquer ce que c'était vraiment. Cependant, la drôle d'impression persistait à le tenailler. Il sentait comme un effleurement au niveau de sa cheville droite. Sur l'instant, il n'y prêta pas plus d'attention. Mais soudain, la sensation se précisa jusqu'à en devenir réelle. Il en était sûr : quelque chose lui étreignait la cheville droite.

D'un geste réflexe, il voulut se défaire de cette présence anormale. Mais, l'étreinte se resserra davantage. Désormais, il se sentait comme prisonnier, comme... attaché.

— Marine ! Attends ! Il y a quelque chose qui vient de s'enrouler autour de mon pied !

— C'est tout ce que tu as trouvé pour me faire venir près de toi ? Sache que si tu me veux, il va falloir le mériter ! Alors, pas de triche ! Je t'attends !

— Mais déconne pas ! Je te jure ! Il y a quelque chose qui me tire sur la jambe !

L'intonation paniquée de Mickaël fit prendre conscience à Marine du sérieux de la situation. Elle commençait à faire demi-tour pour rejoindre son amant lorsque celui-ci se mit à hurler.

— Putain !! Y'a quelque chose là-dessous ! Bordel, c'est quoi cette connerie ?! Ça me tire vers le fond ! Mari... ne, Viens vi... te m'aider ! cria le jeune homme

Affolé, Mickaël buvait tasse sur tasse. En des gestes désordonnés, il semblait se débattre contre un agresseur totalement invisible pour Marine.

— Mickaël ! Arrête de déconner ! si c'est une blague, elle n'est pas drôle !

— Mais, merde ! Je te... jure, y'a... quelque... chose... là-... dessous...

L'adolescent éprouvait de plus en plus de difficultés à garder la tête hors de l'eau. Ses cris étaient de plus en plus saccadés. Désormais, Marine nageait à pleine vitesse pour venir porter secours à son jeune amant.

— Tiens bon ! J'arrive ! supplia Marine.

— Vite !... Je... n'ai... presque... plus... de forces !

Au moment où Marine allait tendre la main vers celle de Mickaël, celui-ci disparut brutalement sous les eaux, comme aspiré par un monstre marin. Cela eut le don de faire hurler de terreur la jeune fille qui,

entre deux immersions à la recherche du disparu, appelait sans répit son amant.

— Mickaël ! Mickaël !

Sous l'eau noire, à quelques mètres de la jeune fille effrayée, Mickaël continuait à se débattre contre ce phénomène incompréhensible. Il plaçait un maigre espoir dans la petite quantité d'air, dont il avait réussi à emplir une partie de ses poumons, avant de sombrer entièrement. Mais déjà, la panique aidant, l'absence de respiration commençait à le faire souffrir. Une brûlure de plus en plus douloureuse lui barrait la poitrine. Une envie irrésistible de respirer le gagnait. Il suffoquait. De l'air ! Il lui fallait de l'air ! Ouvrir la bouche et s'emplir les poumons avec bonheur de cet oxygène ! Ouvrir la bouche ! Respirer !

Les idées de Mickaël devenaient moins précises. L'instinct de survie fut rapidement le plus fort, et commanda à ses lèvres de s'ouvrir. De l'air ! Mais au lieu de cela, une eau froide, salée, écœurante remplit ses poumons. Encore un battement de cœur... Puis, plus rien.

Entre deux eaux, le corps nu de Mickaël s'arrêta brusquement de s'agiter. Ses membres, devenus flasques, suivaient lentement les mouvements du courant comme s'il s'agissait d'un danseur en transe. De ses yeux encore ouverts et hébétés, il semblait regarder fixement droit devant lui, comprenant seulement à cet instant ce qui venait de se produire. Il venait de se noyer.

— Mickaël !! Mickaël !! hurlait Marine à la surface, atteinte par un début d'hystérie.

L'adolescente crut qu'elle allait perdre la raison. Elle ne vit pas, à quelques mètres d'elle, le corps sans

vie de Mickaël qui, au gré du courant, s'éloignait de plus en plus de la côte. Si la jeune fille avait bénéficié d'un don d'acuité visuelle hors normes, peut-être aurait-elle pu remarquer ces petites bulles d'air qui, à intervalles réguliers, s'éloignaient peu à peu d'elle en explosant sans bruit à la surface de l'eau. Une angoissante obscurité et un silence oppressant régnaient en maître. Marine se précipita alors hors de l'eau en poussant des hurlements de terreur. Elle venait d'assister à la noyade de son amant. Semblant prendre conscience du drame, elle se mit à vomir entre deux cris de détresse.

*

— Allô, la Gendarmerie ! Venez vite ! J'entends d'horribles hurlements sur la plage de Penboch ! Je ne sais pas ce qui se passe !

La voix affolée de la femme au téléphone ne laissait guère entrevoir un appel intempestif ou un canular. D'un simple coup d'œil sur la carte murale, le gendarme de permanence au Centre opérationnel constata qu'une patrouille se trouvait non loin des lieux. Il rassura le témoin.

— Madame ! J'envoie tout de suite une patrouille sur place. Veuillez rester visible afin qu'ils ne perdent pas de temps à vous chercher !

— D'accord, faites vite ! J'entends encore des cris. Ça me donne froid dans le dos !

Pressentant un événement sérieux, le gendarme se saisit, en un temps record, du combiné radio. Il appela :

— Patrouille Vannes, ici le Centre opérationnel ! Parlez !

La voix déformée par les ondes se répercuta dans l'habitacle du véhicule d'Anselin et Cavalli.

— Ah ! fit le vieux gendarme. Les affaires reprennent !...

— Transmettez Centre opérationnel... répondit Anselin

— De Centre opérationnel, pourriez-vous vous rendre à la plage de Penboch, au niveau du parking ? Un témoin y entend des hurlements.

— Reçu ! On s'y rend !

Cavalli avait déjà actionné les gyrophares, électrisant ainsi d'un bleuté blafard les clôtures et façades de maisons toutes aussi noires les unes que les autres. Par chance, la plage en question se trouvait à une petite distance de leur position. Si une agression y avait lieu, ils pourraient y mettre rapidement un terme.

En peu de temps, ils arrivèrent en vue du lieu de leur intervention. Dans le halo des phares, une femme se mit à agiter les bras.

— Par ici ! Je n'ai pas osé y aller ! fit-elle. Éteignez votre moteur et écoutez !

Une fois le moteur coupé, un silence entoura le trio. Soudain, un cri strident, presque implorant leur parvint. Munis de leurs lampes de poche, les deux gendarmes se précipitèrent vers l'endroit d'où les hurlements provenaient. Les puissants faisceaux déchiraient la nuit, surprenant au passage l'envol effrayé d'une aigrette.

Brusquement, la blancheur des rais de lumière capta une forme humaine à demi recroquevillée sur elle-même. Une jeune fille tremblait de toutes parts, les cheveux trempés, le chemisier tout juste boutonné.

— Mademoiselle ! Nous sommes de la Gendarmerie ! Que vous arrive-t-il ? Que s'est-il passé ? Vous avez été agressée ? s'inquiéta Anselin, un genou dans le sable.

—...

S'adressant à Cavalli, il lança :

— File vite au fourgon, et rapporte la couverture qui se trouve à l'arrière. Cette jeune fille est frigorifiée !

Puis, apposant délicatement ses mains sur les épaules de l'adolescente, Anselin tenta une nouvelle fois de nouer le dialogue.

— Mademoiselle ! Répondez-nous ! Nous devons savoir ce qui s'est passé ! Nous sommes là pour vous aider ! C'est fini... Dites-nous ce qui s'est passé... Comment vous appelez-vous ?

— Marine... Kérhino... J'ai... dix-sept... ans...

Anselin ne comprit pas immédiatement le geste de la jeune fille. Elle semblait tendre le bras vers le large. Il put cependant entendre distinctement :

— Mi...ckaël...

En prononçant ces deux syllabes, le bras de la jeune fille s'était tendu vers la droite. Anselin remarqua alors la présence d'autres vêtements, une paire de baskets dans laquelle avaient été enfoncées des chaussettes, une chemise tirant sur le jaune pâle, un pantalon jean bleu et un caleçon.

— Ce Mickaël vous a agressée ? Il s'est enfui ? demanda l'enquêteur.

— Non... Mi...ckaël... répondit l'adolescente pointant son index vers la mer, incapable d'en dire plus.

Il n'en fallut pas plus à Anselin pour comprendre le drame qui venait certainement de se jouer sur cette plage. Il imaginait très bien deux adolescents, transportés par la douceur et la tranquillité des lieux, s'adonner à un bain de minuit, et puis...

— Mickaël n'est pas revenu de sa baignade ?... Vous croyez... qu'il s'est noyé ? s'enquit Anselin.

C'est avec stupéfaction qu'Anselin vit la jeune adolescente redresser la tête et lui répondre avec colère :

— Je l'ai vu se noyer ! C'était horrible !

Cavalli arriva à ce moment-là. Il entendit très nettement la réplique coléreuse de la jeune fille. Il l'entoura de la couverture qui, rapidement, réchauffa le corps.

— Nous allons faire appel aux pompiers afin qu'ils vous prennent en charge. Vous avez subi un grand choc émotionnel. Vous ne pouvez pas rester comme ça. Venez... Nous allons déjà vous conduire dans notre fourgon. Vous aurez plus chaud. Allez... Venez... fit Anselin d'une voix rassurante.

L'effet fut immédiat. Marine Kérhino ne se laissa pas prier plus longtemps. Résignée, elle accepta l'aide des deux gendarmes pour se relever et marcher jusqu'au véhicule des forces de l'ordre. Pendant ce temps, Anselin passait en revue toutes les démarches qu'ils allaient devoir effectuer pour procéder à la recherche du disparu. Mais, d'abord, l'identifier. Pour cela, il dut s'adresser à la jeune fille qui, péniblement, parvint à monter dans leur véhicule d'intervention.

— Pouvez-vous me dire qui était... heu... enfin... qui est votre petit ami ?

— Mickaël... Mickaël Bonin... On fêtait... ses dix-huit ans... aujourd'hui...

Il s'agissait d'une confidence de trop pour la jeune fille. Une nouvelle fois, Marine redoubla de sanglots incontrôlables. D'un simple regard, Anselin demanda à Cavalli de rester près d'elle dans l'attente des pompiers. Dans le même temps, il composa un numéro, et porta son téléphone portable à l'oreille. Au bout de cinq sonneries, une voix forte, voire antipathique, se fit entendre dans le combiné.

— Le commandant, j'écoute...

— Bonsoir, mon commandant. Gendarme Garnéro à l'appareil.

— Ah, Garnéro, que vous arrive-t-il ? Et d'abord, quelle heure est-il ? s'inquiéta le commandant Mortier.

— Il est une heure du matin.

— Bien ! Quel type de catastrophe allez-vous encore m'annoncer ?

— Une bien triste affaire en apparence... Deux adolescents, une fille et un garçon, ont simplement décidé de prendre un bain de minuit, et le garçon semble s'être noyé. La jeune fille hurlait sur la plage. C'est pour cela que nous avons été appelés. Nous n'en saurons pas beaucoup plus ce soir. La gamine est choquée.

— Des mineurs ?

— La fille oui. Elle a dix-sept ans. Le garçon, quant à lui, fêtait ses dix-huit ans aujourd'hui !

— Diantre ! C'est bien triste tout ça. Vous avez retrouvé le corps ?

— Eh non, malheureusement ! Et, inutile d'entamer des recherches maintenant. La nuit est

noire, sans lune. Il va falloir s’y mettre aux premières heures demain matin.

— Bien, je vais tout de suite faire la demande de concours des plongeurs et mettre en préalerte la section aérienne pour un survol de la zone pour demain matin.

— Pour information, la jeune fille est tellement choquée que nous la faisons évacuer par les pompiers.

— Vous avez raison, Garnéro. C’est plus sage. Quant à vous, ne traînez pas trop dehors ce soir. Vous avez du boulot demain matin.

— Très bien, mon commandant. Nous rentrerons après avoir effectué quelques petites vérifications. Tout d’abord, identifier formellement la personne supposée noyée, et prendre contact avec sa famille.

— Ok, n’hésitez pas à me rappeler si vous avez besoin de renforts. Bonsoir Garnéro.

Aussitôt la communication raccrochée, Anselin se rendit près des vêtements abandonnés sur le sable. Il tâta les poches du pantalon du jeune garçon. Il se sentit immédiatement rassuré car il y perçut la présence d’un portefeuille. À l’aide de sa lampe de poche, il éclaira la pièce d’identité trouvée à l’intérieur. La photographie d’un très bel adolescent au sourire épanoui semblait apporter une touche irréelle à ce dramatique événement.

— Mickaël Bonin... Bon sang de bon sang, quelle tristesse ! Mourir si jeune... songea-t-il.

Une chose était sûre. Anselin allait devoir réveiller une famille, et la plonger dans l’horreur et la souffrance de ce terrible drame. Un rapide coup d’œil sur l’arrière de la pièce d’identité lui fit découvrir l’adresse où le malheur allait bientôt s’abattre.

Précautionneusement, il rassembla soigneusement les vêtements du disparu qui jonchaient le sable fin et froid. Puis, se redressant, il fixa longuement l'eau noire qui, dans une indifférence intolérable, semblait vouloir persister à atteindre le haut de la plage. Anselin ressentit un sentiment de colère à l'encontre de cette mer si traître, si cruelle... si meurtrière.

De loin, Anselin vit le fourgon des secouristes arriver en trombe sur le petit parking de la plage. Ses gyrophares bleus tournoyaient follement. Les éclats bleutés ricochaient, comme par jeu, sur les rides de la mer.

Par acquis de conscience, Anselin balaya à nouveau les flots du faisceau de sa lampe. Le maigre espoir qu'il avait de repérer le corps du malheureux fut vite submergé par son évidente dérision. Il avait remarqué que la marée avait entamé sa phase descendante. Avec ce phénomène, le corps de Mickaël Bonin avait déjà été entraîné au beau milieu du Golfe du Morbihan.

Renonçant amèrement à ses recherches, il accéléra le pas en direction de Cavalli et des pompiers, s'enfonçant, par moments, dans du sable plus tendre. Il réprima avec difficulté un sentiment désagréable d'abandon d'un Mickaël Bonin certainement ballotté par des eaux aussi sinistres que cyniques.

Des eaux mortelles en quelque sorte...

3

— Bonsoir, monsieur le maire. Désolé de vous avoir réveillé mais, malheureusement, nous n'avions pas le choix. Vous connaissez la famille Bonin ? demanda Anselin.

— Oui, très bien. Des braves gens. Lui travaille dans une agence immobilière. Quant à madame Bonin, elle est caissière dans le supermarché de la commune. Ce sont des gens sans histoires. Ils ont deux enfants, enfin, ils avaient...

— Bon, il va falloir y aller. Inutile de retarder l'échéance... intervint Cavalli.

La maison de la famille Bonin respirait la simplicité et la modestie. Le pavillon ne présentait aucune originalité, ni particularité. Un véhicule ancien était stationné devant le garage, prêt à partir. Un muret de briques grises, non crépi, ceinturait un jardinet presque nu.

Le premier, le maire poussa le portillon de plastique blanc et se planta devant la porte d'entrée. Après un moment d'hésitation, il se retourna afin de s'assurer de la présence des gendarmes, puis pressa d'un coup sec le bouton de la sonnette. Un carillon conventionnel se fit entendre dans l'habitation. Quelques secondes passèrent, affreusement longues.

Devant l'absence de réaction, le maire renouvela la sonnerie.

Une violente lumière jaillit alors à l'intérieur de la maison. Instinctivement, le maire fit un demi-pas en arrière et se trouva au même niveau qu'Anselin et Cavalli. Il s'agissait certainement d'un moyen comme un autre de se sentir épaulé dans l'annonce de la terrible nouvelle qu'il s'apprêtait à révéler à ces pauvres gens. En déverrouillant sa porte, monsieur Bonin ignorait encore qu'il l'ouvrait pour y laisser entrer le malheur.

— Que se passe-t-il ?! Les gendarmes ?...

De toute évidence, le visage de Marc Bonin était habité tant par la surprise que par l'incompréhension. Mais, rapidement, les traits de son visage laissèrent la place à ceux trop connus de l'inquiétude et de la conviction que quelque chose de grave était arrivé.

— Que se passe-t-il ?! répéta-t-il. Pourquoi êtes-vous là ?!

— Monsieur Bonin... entama le maire avec un air gêné. Nous avons une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer concernant Mickaël...

— Non ! Taisez-vous ! Je ne veux rien entendre ! coupa Marc Bonin, suffoquant.

— Laissez-nous entrer, monsieur Bonin. C'est préférable... Nous devons vous parler, osa Anselin.

— Non ! Ne me dites rien ! Je ne veux pas entendre ça ! lança Marc Bonin, la voix étranglée par d'irrépressibles sanglots.

Les trois messagers du malheur savaient qu'une première étape venait d'être franchie. En prononçant le mot « ça », le père de Mickaël Bonin indiquait qu'il

avait acquis l'idée que quelque chose de très grave était arrivé à son fils.

Pour le maire comme pour les deux gendarmes, il restait à déterminer si Marc Bonin avait bien compris que la mort lui avait arraché son fils. Anselin se lança :

— Monsieur Bonin, il va falloir être courageux... Voulez-vous que nous appelions un médecin ? Cela pourrait vous aider...

—...

— Mickaël a eu un accident... poursuivit Anselin, devant l'absence de réponse du père du disparu.

Marc Bonin éclata alors en pleurs pudiques et profondément silencieux. Les trois visiteurs constatèrent le relâchement soudain qui assaillit le père de famille. Ses épaules s'affaissèrent. D'une voix monocorde et inanimée, il demanda :

— Comment est-ce arrivé ?... Il s'est fait renverser avec son scooter ?... C'est ça ?...

— Heu... monsieur Bonin, il ne s'agit pas d'un accident de la circulation, intervint Cavalli.

— Comment ça ?... Vous m'avez dit que Mickaël avait eu un accident...

— Oui, c'est exact, reprit Anselin. Mais, pas de la route. En fait, votre fils Mickaël se trouvait en compagnie d'une jeune fille à la plage de Penboch, et ils ont décidé de prendre un bain de minuit...

— Un bain de minuit ?! répéta Marc Bonin. Mais, alors... Vous voulez me dire que Mickaël se serait... noyé ?!

— Oui, monsieur Bonin... Enfin, disons plutôt que, pour l'instant, Mickaël est porté disparu...

— Quoi ! Vous venez m'annoncer que mon fils serait mort noyé, mais que, finalement, vous n'en savez rien ?! Mais, vous vous foutez de moi ?! s'écria brutalement Marc Bonin.

— Malheureusement, il fait nuit noire et il n'est pas possible d'entamer des recherches par cette obscurité. Elles ne débiteront que demain matin aux premières lueurs du jour... informa Anselin.

— Mais, je m'en fous qu'il fasse nuit noire ! Mon fils est peut-être accroché à un rocher, à un bateau, je ne sais pas moi ! Il faut aller le chercher ! Maintenant ! s'énerva Marc Bonin.

— C'est que... malheureusement, la jeune fille qui était avec lui, a assisté à sa noyade...

Anselin cessa quelques instants de parler. Il guettait les réactions du père du jeune disparu. Puis, il poursuivit :

— Elle l'a vu sombrer et disparaître dans l'eau, sous ses yeux. Elle a tout vu. Elle en est d'ailleurs très traumatisée.

— Mon Dieu... Mon petit Mickaël... Mort... Comment vais-je annoncer cela à ma femme et à son petit frère ?

C'est à ce moment précis que madame Bonin apparut en haut des escaliers, un fin peignoir recouvrant sa maigre silhouette fantomatique. À la vue du visage de son mari, ravagé par les larmes, et des uniformes des gendarmes, elle ne put réprimer le formidable tourbillon qui s'empara de tout son être. Sans un bruit, elle s'effondra sur le palier.

— Vite, Jean-Jacques, appelle tout de suite un médecin, lança Anselin, tout en se précipitant vers la mère de famille, précédé par Marc Bonin.

Alors que l'homme éploré tenait avec précaution sa femme dans les bras, il plongeait son regard dans celui d'Anselin et lui déclara laconiquement :

— Mon fils n'a pas pu se noyer. C'est impossible.

Saisi par ces paroles, dont la force de conviction ne pouvait être remise en cause, Anselin rétorqua, sans réfléchir :

— Comment ça, ce n'est pas possible ?

— Mickaël est un excellent nageur. Il venait de passer son diplôme de maître-nageur sauveteur !

Anselin demeura quelques secondes dubitatif. Il s'agissait là, effectivement, d'un argument de poids pour toute personne amenée à refuser une telle réalité. Aussi, chercha-t-il des explications.

— Peut-être a-t-il été victime d'un malaise ou d'une crampe... Vous savez, ces temps-ci, l'eau est vraiment très froide.

— Non. Je vous dis que ce n'est pas possible. Mickaël n'a pas pu se noyer. Ce n'est pas possible. Je n'y crois pas ! se contenta de répondre Marc Bonin.

— Écoutez, un médecin va arriver et va vous prendre en charge. Je vais vous laisser ma carte de visite. À tout moment, vous pouvez me joindre ou me laisser un message. Dès demain, à la première heure, nous rechercherons votre fils à partir de Penboch. Pour le moment, je vous le répète, nous le considérons seulement comme disparu. Mais, je vous mentirais en vous laissant de faux espoirs. Je ne peux que vous demander de vous préparer au pire.

— Comment allez-vous faire pour le rechercher ? demanda Marc Bonin avec des yeux de chien battu.

— Des plongeurs de la Gendarmerie, appuyés par un hélicoptère, vont fouiller et sonder toute une zone de recherches.

Un bruit de voiture s'arrêtant, le claquement d'une portière, une discussion lointaine entre une voix inconnue et celle de Cavalli, indiquèrent à Anselin que le médecin requis venait d'arriver sur place. Après quelques minutes supplémentaires de réconfort, les deux enquêteurs se décidèrent à quitter les lieux, convaincus que la présence du docteur et du maire suffirait à accompagner moralement ce couple atteint par le malheur.

*

— Le jeune homme que nous recherchons, serait entièrement nu. Vous serez appuyés dans vos recherches par l'hélicoptère. Des questions ?

Anselin venait de s'adresser aux trois plongeurs qui finissaient de se préparer.

— À quelle heure a-t-il disparu exactement ? demanda l'un d'eux.

— Aux environs de minuit trente, au tout début de la marée descendante.

— Mouais... fit pensivement le responsable de l'équipe des plongeurs, la commissure droite de ses lèvres tordue par une grimace. S'il n'est pas coincé dans un parc à huîtres ou aux amarres d'un bateau, il peut être n'importe où ! Et dans ce cas, autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Je sais, rétorqua Anselin. C'est pour cela que l'hélicoptère est là. Maintenant, si tout le monde est prêt, on peut y aller.

— C'est parti !

— Juste une chose, avant de commencer. Sachez que les parents du jeune disparu sont là-bas, sur le parking. Ils veulent voir tout ce qui se passe...

Un coup d'œil rapide en direction du parking, et déjà, les plongeurs de la Gendarmerie s'enfoncèrent dans l'eau. Les recherches débutèrent sous le regard médusé de quelques goélands et cormorans. Des zones de prospection avaient été préalablement délimitées. Suivant du regard la lente avancée des plongeurs, chacun savait que les recherches pouvaient, à tout moment, devenir macabres.

Anselin sentait derrière lui la présence des parents du disparu. En se retournant, il constata que les deux époux se tenaient l'un l'autre, entourés d'une aura de chagrin et de désespoir. Certainement impressionnés par l'ampleur des moyens engagés, ils se tenaient volontairement à l'écart. Peut-être s'agissait-il d'une façon, comme une autre, de chasser au plus loin la réalité qu'ils refoulaient au plus profond d'eux-mêmes.

Pour autant, ils ne perdaient rien des faits et gestes des enquêteurs. De temps à autre, leurs regards se perdaient dans le ciel, à moins qu'ils n'observassent avec inquiétude le balai incessant de l'hélicoptère bleu.

Au bout d'une demi-heure, vraisemblablement insoutenable pour le couple Bonin, les plongeurs informèrent Anselin que le premier secteur prospecté n'avait livré aucun cadavre ou élément de réponse. C'est alors que, par radio, Cavalli perçut le message radio des membres d'équipage de l'hélicoptère :

— De Papa Charlie, nous effectuons actuellement un vol stationnaire au-dessus de tables à

huîtres. Nous distinguons une masse anormalement blanche. Cela peut correspondre à un corps.

— Anselin ! Envoie les plongeurs là où l'hélicoptère fait du surplace ! Ils ont remarqué quelque chose !

L'information fut aussitôt transmise aux plongeurs. À la même vitesse, les trois hommes prirent la direction désignée, là où les pales de l'hélicoptère ridaient affreusement les eaux du Golfe du Morbihan. Le rythme cardiaque d'Anselin s'accéléra. Il jeta un bref coup d'œil en direction des parents du jeune Mickaël. Il comprit que ceux-ci avaient parfaitement perçu l'effervescence qui venait de gagner les hommes en uniforme. Comme pour conforter leur dignité, les époux Bonin s'étaient redressés. Ils se tenaient droits, comme pour mieux combattre et affronter la terrible réalité qui s'annonçait.

L'œil rivé sur les plongeurs, Anselin remarqua immédiatement le geste professionnel de l'un d'eux en direction des occupants de l'hélicoptère. La radio se mit alors à cracher à nouveau aux oreilles de Cavalli.

— De Papa Charlie. Corps du jeune homme retrouvé. Les plongeurs le ramènent au rivage. Fin de mission pour nous. Nous faisons retour sur base. Bon courage, les gars. Terminé.

Cavalli adressa immédiatement un geste de confirmation à l'attention d'Anselin. Les parents du jeune Mickaël comprirent aussitôt la situation, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Leurs corps, secoués d'innombrables soubresauts, indiquaient que leur chagrin atteignait son paroxysme.

Le docteur Éloi, médecin légiste de son état, fut appelé dans l'instant. La lente progression des plongeurs, escortant le corps du jeune noyé, devait lui laisser le temps d'arriver sur les lieux. Anselin profita de cette attente pour aller à la rencontre des parents éplorés.

— Madame... monsieur... vous l'avez compris. Nos plongeurs ont découvert un corps. L'un de vous aura-t-il la force, et le courage, de m'accompagner pour l'identification. Nous devons nous assurer qu'il s'agit bien de Mickaël.

— Oui. Moi, je le ferai, rétorqua Marc Bonin avec un regard presque méchant. Je suis sûr que ce n'est pas lui ! Je vous l'ai déjà dit cette nuit ! Ce n'est pas possible ! Mickaël n'a pas pu se noyer !

— Je l'espère pour vous... sincèrement. J'en serais le premier heureux, fit Anselin, dépité par tant de facultés à rejeter la réalité.

Les plongeurs n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de la plage. Ils accompagnaient le corps sans vie avec beaucoup de précautions. Cinq minutes plus tard, reposant à même une planche, les plongeurs parvinrent à déposer le cadavre blanc sur le sable. Autant par pudeur que dans le but de le soustraire de la vue des différents badauds, le corps nu du jeune noyé fut entièrement recouvert d'un drap bleu ciel.

— Dès que vous êtes prêt, monsieur Bonin, vous me le dites, et nous irons voir le corps repêché... tenta d'encourager Anselin.

Un moment d'hésitation dut traverser l'esprit de Marc Bonin car il donna l'impression fugace de vouloir se lancer. Mais le doute venait très

certainement de l'accaparer. Et s'il se trompait ? Et s'il s'agissait réellement de son fils ?

— On y va, monsieur Bonin ? incita Anselin.

— Oui, allons-y ! Finissons-en !...

Les deux hommes s'approchèrent du corps drapé. À quelques mètres de lui, Marc Bonin ralentit inconsciemment sa marche. Le moment de vérité tant redouté arrivait à échéance. Il ne pouvait plus reculer. Pourtant, à ce moment précis, il doutait de son courage.

— Quand vous vous sentez prêt, vous me le dites et mes collègues soulèveront le drap. Nous attendons votre signal.

— Mmhhh...

— Pardon ? Nous pouvons y aller ?

— Non ! Mais, allez-y quand même ! Soulevez ce foutu drap ! cria presque Marc Bonin, la peur au ventre.

À peine le drap avait-il été soulevé qu'un cri, qui n'avait rien d'humain, sortit de sa gorge. Les sons hideux de sa douleur et de son désespoir colportaient autant une détresse immense qu'un total abandon de sa raison. Chantal Bonin avait observé, seconde par seconde, le comportement de son mari. À l'instant où elle entendit le cri de son époux, elle tomba à genoux et se cacha le visage dans les mains. Cavalli, placé non loin d'elle, s'approcha et lui saisit doucement les épaules, faible acte de compassion.

Une fois encore, la misère humaine s'étala de tout son long sur l'ensemble des acteurs de cette funeste tragédie. Au milieu de cela, Anselin et Cavalli ignoraient encore que cette misère humaine n'avait

pas encore livré son vrai visage. Le plus inimaginable allait bientôt surgir.

— Soyez fort, monsieur Bonin. C'est certainement facile pour nous de vous le dire, mais ne sombrez pas... pour votre femme, pour votre plus jeune fils, murmura Anselin à l'oreille de cet homme, vraisemblablement détruit à jamais.

— Je sais... mais... que c'est dur... répondit Marc Bonin dans un souffle.

— Nous attendons le médecin légiste pour qu'il examine le corps de votre fils et, à l'issue, nous vous indiquerons les démarches à effectuer, annonça Anselin.

— Le médecin légiste ?!... s'étonna ouvertement le malheureux père de famille.

— Oui, simple précaution d'usage... Nous devons écarter toute hypothèse de crime ou de délit. C'est la procédure, monsieur.

—...

Marc Bonin ne sut que répondre. Aucune autre hypothèse qu'un accident ne lui avait effleuré l'esprit. Le mot crime avait provoqué en lui un déclic et une impossibilité à réagir sereinement. Aussi, aidé par Cavalli, il se laissa raccompagner jusqu'au parking où sanglotait toujours Chantal Bonin.

Le « curé », surnom du médecin légiste, arriva quelques minutes plus tard. Il remarqua immédiatement le corps drapé au beau milieu de la plage et, tenant en main son cartable de cuir noir gonflé à bloc, il s'y dirigea d'un pas décidé.

— Bonjour docteur. Comment allez-vous ? s'enquit Anselin.

— Bien, bien... et vous-même, monsieur Garnéro ?

— Sans cette pénible noyade, tout irait presque pour le mieux...

— J'en déduis donc que ça se passe bien pour votre petit Jérôme, alors !

— Oui, tout à fait. Depuis la dernière séance de radiothérapie, tous ses résultats d'examens sont bons.

— Génial ! C'est votre compagne qui doit être contente et rassurée.

— Absolument, d'autant que, pour mieux s'en occuper et être constamment à ses côtés, elle a pris une année sabbatique. Elle reprendra le journalisme d'ici deux à trois mois !

— Parfait, parfait. Bien, qu'avons-nous aujourd'hui ?

— Eh bien, voyez-vous docteur, cette noyade est bien triste puisqu'il s'agit d'un tout jeune homme. Il s'est noyé le jour de ses dix-huit ans !

— Mince alors ! Quel coup dur pour les parents.

— Je ne vous le fais pas dire. Ses parents sont là-haut sur le parking.

Le « curé » se retourna et remarqua sans difficulté le couple touché par le chagrin. Depuis l'identification formelle du corps, ils ne s'étaient pas séparés une seule seconde. Ils étaient restés constamment blottis l'un contre l'autre, interdisant ainsi au malheur de s'incruster davantage entre eux.

— Pauvres gens. Bon, allons-y. Vous connaissez les circonstances exactes de la noyade ?

— Ce pauvre gamin et sa copine ont décidé de prendre un bain de minuit. Pour une raison que l'on ignore pour le moment, il a coulé à pic. Nous n'avons

pas pu interroger son amie tant elle est choquée par ce drame.

— Je crois qu'on le serait à moins, rétorqua le médecin, tout en enlevant d'un coup sec le drap bleuté. Ah ! au moins on ne perdra pas de temps à découper les vêtements ! C'était un beau gamin, dites-moi...

Puis, n'en disant pas plus, le « curé » se mit à quatre pattes dans le sable. L'examen commença aussitôt. Les yeux rivés sur le légiste, Anselin et Cavalli le regardèrent se pencher sur le corps, inspectant millimètre par millimètre la peau blanche du jeune garçon. Les minutes défilèrent. Par moments, les enquêteurs percevaient des semblants de grognements de la part du médecin. Plus le temps passait, plus Anselin sentit un malaise poindre en lui. Une mort accidentelle ne demandait pas autant de zèle. Qu'avait donc remarqué le docteur Éloi pour s'attarder sur les membres inférieurs de Mickaël Bonin, notamment la jambe droite ? Et pourquoi s'intéressait-il tout autant aux mains du défunt ?

Anselin en était à se poser ces questions lorsque, brutalement, le médecin se redressa. Une moue indiquant une contrariété s'était inscrite sur son visage. Son verdict tomba net comme un couperet.

— Désolé, mais j'émetts un obstacle médico-légal !

La surprise fut totale pour Anselin et Cavalli. Pour les deux gendarmes, il s'agissait d'un accident de baignade. Pourquoi, contre toute attente, le médecin légiste refusait-il le permis d'inhumer ? Anselin s'inquiéta.

— Comment ça, un obstacle médico-légal ?
Vous avez remarqué quelque chose d'anormal ?

— Pas remarqué, monsieur Garnéro. Constaté !
Pour moi, il ne semble pas y avoir de doute ! Il s'agit
d'un meurtre !

— Quoi ?! s'étranglèrent Anselin et Cavalli à
l'unisson.

— Tout à fait ! Un meurtre ! Venez voir !...
invita le « curé ». Regardez ici, et ici...

Tour à tour, le docteur Éloi désigna la cheville
droite et la main droite du jeune défunt. Les deux
enquêteurs remarquèrent effectivement, sur la
cheville, une marque rougie, comme l'empreinte
laissée par un gros bracelet sur un poignet. Quant à la
main droite, les deux gendarmes restèrent incrédules.

— Je vois bien une marque sur la cheville mais
qu'y a-t-il sur la main droite ? questionna le premier
Cavalli.

— La marque sur la cheville correspond à une
trace laissée par une corde, expliqua le légiste. Quant
à la main droite, il faut vraiment regarder de près :
sous les ongles, vous y remarquerez des résidus de
fibres. Elles proviennent certainement de la corde
qu'il avait à la cheville. Ces infimes bouts de corde se
sont incrustés sous ses ongles lorsque ce jeune
homme a voulu se défaire de celle qui lui étreignait la
cheville.

N'étant absolument pas préparé à une telle
hypothèse, la perspective d'un meurtre avait refroidi
Anselin. Après tout, les explications du légiste ne
démontraient pas de façon évidente qu'un crime avait
été commis. Il lui en fit part.

— D'accord, il y a des traces de corde sur la cheville. Mais pourquoi, pensez-vous à un meurtre ? Ce jeune homme a très bien pu se prendre les pieds dans un cordage, paniquer et se noyer !

— Dans ce cas, répondit le médecin, comment se fait-il que vous ayez découvert son corps sans corde à son pied ?

— Peut-être est-il parvenu à se détacher au dernier moment, mais une fraction de seconde trop tard ! risqua Cavalli.

— Non, Jean-Jacques. Le docteur Éloi a raison. Ton hypothèse est tout à fait louable. Mais si sa cheville s'était prise dans une corde, comment expliquer qu'il ne soit pas resté à la surface le temps de se dégager ? Je te rappelle que ce jeune garçon venait d'obtenir son diplôme de maître-nageur sauveteur. Et puis, si c'était le cas, cela implique que l'autre bout de la corde était attaché à un point fixe. Il suffit donc de demander aux plongeurs de passer le secteur au peigne fin. Si une corde se trouve entre deux eaux, ils la trouveront.

— Bonne idée, monsieur Garnéro. Cela dit, je possède suffisamment d'éléments pour que le parquet demande qu'une autopsie soit réalisée, lança le médecin légiste.

— Je m'en occupe docteur. Je vais déjà en informer les parents. Je crois que cela ne va pas être simple. Ensuite, j'appelle le magistrat de permanence, soupira Anselin.

Sans les quitter des yeux, Anselin Garnéro se dirigea, d'un pas lent et lourd, vers les époux Bonin. Une fois de plus, il ressentit une grande lassitude. Il lui fallait encore jouer le rôle déplaisant de messager du malheur.